



Revue de Civilisation Contemporaine
de l'Université de Bretagne Occidentale
EUROPES / AMÉRIQUES
<http://www.univ-brest.fr/amnis/>

***Une « dictature démocratique » : Getúlio Vargas
raconté par Jean-Gérard Fleury***

Régis Tettamanzi
Université Nancy-2
France

Il n'existe en français qu'une seule biographie de Getúlio Vargas (1883-1954), celle de Jean-Gérard Fleury, publiée à la veille de la Seconde Guerre mondiale¹. Cette date est évidemment à méditer : que signifie en effet ce geste, écrire un livre sur un homme comme Vargas, en France, en 1940 ? Quels en sont les présupposés, les motivations ? Comme c'est souvent le cas dans les discours consacrés à un pays étranger ou à une culture différente, une double lecture s'impose : parler de l'autre, c'est en même temps parler de soi. Le texte de Fleury démontre avec clarté qu'un propos sur l'Amérique du Sud peut être traversé de préoccupations et d'enjeux qui n'ont rien de latino-américains, même s'ils en ont aussi.

Côté Brésil, d'abord. Un des objectifs de l'ouvrage est bien de faire connaître quelques aspects du Brésil contemporain, à travers la personnalité de son président. Getúlio Vargas a dominé la politique brésilienne de 1930 à 1954, et il y a participé de façon active depuis le début du XXe siècle ; il est donc un personnage-clé de l'histoire du Brésil au XXe siècle². À ce titre, il a été l'objet de nombreuses biographies, partielles (et partiales) ou non³. Mais,

¹ Fleury, Jean-Gérard, *Getulio Vargas, président des États-Unis du Brésil*, Paris, Plon, 1940., couv. ill.

² Pour une synthèse rapide en français sur l'ère Vargas, voir notamment Bennassar, Bartholomé, & Marin, Richard, *Histoire du Brésil 1500-2000*, Paris, Fayard, 2000, pp. 339-369 ; également Enders, Armelle, *Histoire du Brésil*, Bruxelles, Complexe, Questions au XXe siècle, 1997, pp. 101-141.

³ Parmi les biographies contemporaines de celle de Fleury, on peut mentionner Carrazzoni, André, *Getúlio Vargas*, Rio de Janeiro, José Olympio, 1939 (Fleury l'avait consultée, voir *GV*, p. 48) ; Cavalcanti de Albuquerque, Epitacio Pessoa, *Getúlio Vargas, esboço de biografia*, Rio de Janeiro, José Olympio, 1941 ; Frischauer, Paul, *Getúlio Vargas, un portrait sans retouches*, Rio de Janeiro, Americ-Edit, 1944 (traduit du portugais par Pierre Morel). Plus récentes : Bourne, Richard, *Getúlio Vargas of Brazil 1883-1954 : Sphinx of the Pampas*, Londres, C. Knight, 1974 ; Ribas Carneiro, Maria Cecilia, *Getúlio Vargas*, São Paulo, Grupo de Comunicação Três, 3 vol., 1983 ; Jorge, Fernando, *Getúlio Vargas e o seu tempo : um retrato com luz e*

plus précisément, le Vargas de Fleury est encore en activité au moment de la publication ; c'est celui des années 1930, qui, surtout après le Coup d'État de 1937, apparaît désormais comme un des « hommes forts » de l'Amérique latine, fasciste pour les uns, sauveur de son pays pour les autres. Rappelons aussi que, pour les spécialistes actuels du populisme, Vargas fait figure, au choix, d'archétype, d'idéal-type, d'exemple paradigmatique⁴.

Côté France, ensuite. Dans le contexte de la fin des années trente, la droite française, ébranlée par l'expérience du Front populaire et la montée des fascismes européens, se cherche des modèles politiques. Comment faire face à cette déliquescence des institutions de la IIIe République, si souvent vilipendée par les conservateurs et les réactionnaires français de cette époque ? On verra que la construction de l'image de Vargas répond à ces attentes. Le portrait qui est fait de l'homme, le tableau d'une République brésilienne régie par un populisme autoritaire, en sont les principaux aspects. À cet égard, Fleury est « en phase » avec son temps. Personnage aujourd'hui bien oublié (sauf par les spécialistes d'histoire de l'aviation), cet auteur était avant tout journaliste et administrateur de sociétés, mais se voulait aussi écrivain, sur les traces de Saint-Exupéry. Son parcours professionnel et intellectuel illustre assez bien l'idéologie d'une certaine droite, dont on voudrait ici décrire les valeurs et cerner les ambiguïtés.

« Faire l'Amérique » : un Français au Brésil

Jean-Gérard Fleury est né à Inchy-en-Cambrésis, dans le département du Nord, le 24 novembre 1905. Fils d'agriculteur, il quitte sa région natale pour faire des études de droit et de lettres à Paris. D'abord diplômé de l'Institut d'Études Politiques, il sera brièvement lecteur dans un collège américain (1929-30), puis avocat et journaliste à Paris. En 1931, il est envoyé en reportage sur la ligne aérienne Toulouse-Santiago du Chili, expérience décisive qui lui fournira la matière de son premier livre, *Chemins du ciel*. Il se passionne alors pour l'aviation et devient l'ami de nombreux pilotes : Saint-Exupéry⁵, Reine, Guillaumet, et surtout Jean Mermoz (1901-1936), qui lui fait passer son brevet de pilote. Comme journaliste, il est responsable de la chronique aéronautique au *Jour* et à *Paris-Soir*. Il publie aussi quelques articles dans *Je suis partout* en 1931-32 (à propos des États-Unis). Mais l'essentiel de son activité et de sa vie concerne désormais l'aviation, ainsi que le Brésil. Il y débutera sa carrière d'administrateur de sociétés, comme nous allons le voir. Il s'y marie également, le 23 mars 1944, avec Nalige de Souza Leão, dont il aura deux enfants. Il a ensuite travaillé dans de nombreuses entreprises, à des postes de responsabilité : il fut notamment conseiller du département étranger de Hachette, administrateur des docks de Bahia, représentant au Brésil de l'Omnium technique des transports par pipe-line (de 1945 à 1978), représentant de la Société Louis Bréguet et de Sud-Aviation ; il a également été délégué du Brésil au Conseil supérieur des Français de

sombra, São Paulo, T. A. Queiroz, 2 vol., 1985 et 1994 ; Levine, R. M., *Father of the Poor ? Vargas and his Era*, Cambridge UP, 1998.

⁴ Hermet, Guy, *Les Populismes dans le monde. Une histoire sociologique XIXe-XXe siècle*, Paris, Fayard, 2001, pp. 223 sq. ; Löwy, Michael, « Le Populisme en Amérique latine », in Galissot, René (éd.), *Populismes du Tiers-Monde*, Paris, L'Harmattan, 1997, pp. 117-118.

⁵ Voir la belle dédicace de *Pilote de guerre* à J.-G. Fleury, reproduite en fac-similé dans *Album Saint-Exupéry*, iconographie choisie et commentée par J.-D. Pariset et F. d'Agay, Paris, Gallimard, 1994, p. 264.

l'étranger (1972), et correspondant du quotidien *France-Soir*. Il a vécu presque toute sa vie au Brésil, notamment à Rio de Janeiro, où il mourut le 2 juin 2002.

La carrière de Jean-Gérard Fleury est étroitement liée à l'une des grandes figures de l'industrie aéronautique française de l'entre-deux-guerres, l'avionneur René Couzinet (1904-1956), à propos duquel il est nécessaire de rappeler quelques faits⁶ : en 1933, Vargas avait rencontré Couzinet et Mermoz, pour leur proposer de développer l'aviation au Brésil. Le projet était des plus sérieux : il s'agissait de construire des avions dans une usine située à Lagoa Santa, dans le Minas Gerais, à 40 km au nord de Belo Horizonte. Couzinet avait notamment conçu un bimoteur, le *Guanabara*, mais la France s'opposa à ce qu'il le fabriquât au Brésil, et l'ingénieur le construisit finalement en France (ce fut l'*Arsenal 10*). Les tractations avec le Brésil reprirent toutefois après la disparition de Mermoz en décembre 1936. Couzinet et Fleury déposèrent alors au Brésil les statuts d'une société, baptisée *Construções aeronáuticas*, qui devint en octobre 1937 la *Fábrica Nacional de Aviões e de Hidraviões do Brasil* (FNAH). Basée comme prévu à Lagoa Santa, elle connaîtra un essor régulier jusqu'en 1941. Dans ce cadre, Jean-Gérard Fleury est un des plus proches collaborateurs de Couzinet, voire son fondé de pouvoir. Il apparaît comme le co-fondateur de l'usine-mère, à quoi s'ajoute, par ses soins, la création d'un bureau d'études à New York (1939-43). Il est de ces Européens qui, pour reprendre une expression contemporaine, ont « fait l'Amérique », c'est-à-dire ont fait fortune en Amérique ; on ajoutera que, dans son cas, il a aussi fait l'Amérique dans un autre sens : à son niveau, il a contribué d'une certaine façon au développement du Brésil.

Comme on le voit, il est clair que, via Couzinet, Fleury doit une bonne partie de sa réussite professionnelle... à Vargas. En fait, Fleury et Couzinet sont arrivés au Brésil au bon moment, puisque Vargas était justement en train de renoncer au modèle agro-exportateur pour promouvoir l'industrialisation, et, parmi les réalisations de prestige sur lesquelles il compte, une aviation nationale. Cela méritait sans doute une biographie ! D'autant que, dans ses livres précédents (*Chemins du ciel* et *La Ligne*), l'auteur ménageait une place significative au Brésil, et même à son homme providentiel.

Lorsqu'il publie son court opus sur Getúlio Vargas, Fleury est en effet l'auteur de trois ouvrages : *Chemins du ciel*, récit à la première personne de son reportage de 1931, où apparaissent déjà les figures héroïques de l'aviation française ; *Un homme libre chez les Soviets*, dans lequel il sacrifie après bien d'autres au rite du « voyage d'URSS », et pour lequel il obtient le prix Albert Londres en 1938 ; enfin *La Ligne*, son livre le plus connu, retraçant l'épopée de l'aéropostale, qui sera maintes fois réédité, traduit en plusieurs langues dont le portugais, et toujours cité en référence dans les histoires plus récentes de l'aviation⁷. Mermoz, Saint-Exupéry, Reine, Serre, Guillaumet, en sont les principaux personnages. Ainsi que l'affirme Joseph Kessel dans la préface de *Chemins du ciel*, « les aventures de l'air sont la suprême chanson de geste de notre époque. » Fleury s'inscrit très clairement dans cette célébration des chevaliers modernes de l'aviation, à la manière si l'on veut d'un Saint-Exupéry, dont il est (ou se voudrait peut-être) un épigone. De fait, la prose de Fleury entretient la légende des chevaliers du ciel, ainsi que le mythe de l'aviateur-écrivain. Parmi

⁶ Caloyanni, Emmanuel, *René Couzinet*, La Crèche, Geste Éditions, 2001, pp. 209 sq.

⁷ *Chemins du ciel*, Paris, Sorlot, 1933 ; *Un homme libre chez les Soviets*, Paris, Les Éditions de France, 1937 ; *La Ligne de Mermoz, Guillaumet, Saint-Exupéry et de leurs compagnons d'épopée*, Paris, NRF, 1939. Un ouvrage iconographique, publié tardivement, complète celui-ci : *L'Atlantique Sud de l'aéropostale à Concorde*, Paris, Denoël, 1974.

les héros de cette geste émerge surtout Jean Mermoz, figure emblématique et ami personnel de Fleury, sur la mort duquel se clôt l'ouvrage⁸.

Une biographie linéaire... et lacunaire

Cette étude n'étant pas une analyse du populisme de Vargas, mais celle d'une représentation française de ce populisme, nous supposerons connues l'histoire générale du Brésil dans la première moitié du XXe siècle, ainsi que la carrière politique de Getúlio Vargas.

Comme on pouvait s'y attendre la biographie du président Vargas est une hagiographie en bonne et due forme⁹... Du point de vue de sa composition, elle est essentiellement linéaire, si l'on excepte les premier et dernier chapitres. Dans le premier, Fleury découpe son discours en trois moments. Il commence par une longue citation de Mermoz consacrée au Brésil, plus particulièrement aux affinités que les Brésiliens sont supposés avoir avec les Français, opinion fréquente à cette époque, fondée sur l'idée d'une commune latinité. Il s'attache ensuite à l'actualité, et à dédouaner Vargas de toute velléité totalitaire :

L'absolutisme tel qu'on le conçoit à Moscou et à Berlin est trop éloigné du caractère personnel de Getulio Vargas et de l'immense majorité du peuple brésilien pour qu'il fût devenu soudain, sans transition, le nouveau mode de vie d'un pays qui, comme le nôtre, est imprégné d'esprit démocratique¹⁰.

À preuve : la tentative de Coup d'État menée en mai 1938 par les Intégralistes, ce qui nous vaut un portrait initial de Vargas *in medias res*, retranché l'arme au poing dans son palais du Catete, aux côtés de sa fille et d'un groupe de fidèles, défendant passionnément la République contre les Chemises Vertes de Plinio Salgado, authentique parti fasciste, celui-là. La conclusion s'impose : « Si Getulio Vargas avait restauré au Brésil le principe d'autorité, il l'avait fait d'une manière bien peu "fasciste", puisque les fervents adeptes de la foi totalitaire voulaient le supprimer¹¹. »

Enfin, la troisième partie de ce chapitre inaugural consiste à laisser la parole à Vargas lui-même, à partir d'une interview parue dans la presse. Le président y affirme des valeurs dont on est en droit de penser qu'elles sont partagées par le biographe : une « autorité sans contrôle parlementaire » qu'équilibre l'octroi d'une « liberté très étendue aux citoyens », dont les droits et les devoirs sont strictement définis ; le refus du despotisme ; un individualisme profond, enfin : « Je crois à l'individualisme car il porte en lui un grand pouvoir de création et je crois aussi à l'action propulsive et coordinatrice de l'État ». Ni

⁸ La collection dans laquelle est publié l'ouvrage de Fleury comportait alors 35 titres, consacrés à des célébrités vivantes ou disparues, que l'on peut ranger en quelques catégories bien distinctes : explorateurs et aviateurs (Hélène Boucher, Mermoz, Lindbergh, Guillaumet), militaires (Lyautey, Gallieni, Gouraud), souverains et papes (Pie XI, Pie XII, George V, George VI, Gustave V de Suède), personnages historiques (Rouget de Lisle, Jeanne d'Arc, Thérèse de Lisieux, le Soldat Inconnu...), célébrités et hommes politiques (Charcot, N. Chamberlain, J. D. Rockefeller, Edison) ; en revanche, pas de dictateur en activité : Hitler, Mussolini, Salazar, Franco en sont absents.

⁹ Si l'on en voulait une preuve supplémentaire, les trois illustrations la fournissent : en couverture, Vargas en majesté, président de la République ; en quatrième, une photo de Vargas et Fleury, prise pendant un entretien en mai 1939 ; au-dessous, Vargas à cheval dans sa *fazenda* du Rio Grande do Sul.

¹⁰ Fleury, *op. cit.*, p. 9.

¹¹ *Ibid.*, p. 11.

despotisme, ni anarchie, telle est la devise du président brésilien ; Fleury ajoute alors qu'elle « ressemble en tout à celle de la majorité du peuple français¹² », ce qui rejoint, comme on le voit, les affinités soulignées dans le texte liminaire de Mermoz.

À la suite de quoi, Fleury entame la narration de la vie et de la carrière politique de Vargas : l'enfance à São Borja, dans le Rio Grande do Sul, période et lieu essentiels, car « c'est souvent aux frontières d'un pays que se recrutent ses plus fermes patriotes¹³ » ; l'expérience de la guerre civile de 1893, qui forge en lui l'obsession d'une nation unie ; le service militaire, puis la vie d'étudiant à Porto Alegre. Lorsque Fleury aborde l'influence de la pensée d'Auguste Comte sur le futur président (comme pour lui donner une espèce de légitimité philosophique), l'usage du style indirect libre fait véritablement des miracles, puisque, à certains moments, on ne sait plus très bien si c'est le philosophe français, le président brésilien, ou même Jean-Gérard Fleury qui s'exprime :

Les libertés individuelles qui ne sont pas tempérées par un frein solide finissent par s'annuler à force d'être contradictoires. / Rien n'est plus dangereux qu'une liberté anarchique, rien n'est plus beau qu'une liberté dont l'exercice est défini, ordonné, et sagement limité à l'intérêt du plus grand nombre.¹⁴

La carrière se déroule ensuite, à partir de 1909, date à laquelle Vargas est élu pour la première fois député. En 1913, réélu, il démissionne aussitôt de son propre chef, car il a appris que des voix lui ont été acquises par des manœuvres illicites. Belle preuve, nous explique-t-on alors, de son esprit démocratique et de son désintéressement ! Fleury n'aurait certainement pas apprécié les analyses de Pierre Bourdieu ; pourtant, celle des conduites d'« intérêt au désintéressement¹⁵ » sont illustrées à merveille ici dans le cas de Vargas. En 1917, il est brillamment réélu et devient leader de la majorité républicaine. Benoitement, Fleury fait alors de la sociologie élémentaire sans le savoir : « Le désintéressement qu'avait manifesté Getulio Vargas en abandonnant sa charge de député avait encore accru son prestige moral et son influence¹⁶. » En termes plus modernes, cela s'appelle du profit symbolique... En 1922, Vargas représentera le Rio Grande do Sul à la Chambre fédérale, et deviendra gouverneur de son État en 1926, ainsi que ministre des Finances. Dans cette trajectoire, la remise en cause du mandat de 1913 apparaît donc comme un enjeu osé, certes, mais singulièrement payant.

À propos des deux grandes dates que sont 1930 et 1937 dans la carrière de Vargas, Fleury procède de la même façon à chaque fois, présentant la prise du pouvoir comme une nécessité impérieuse, voire un devoir démocratique, face à la chienlit qui menace. À la suite des élections de 1930, perdues par Vargas, il nous explique qu'« aucune solution n'était possible ; il fallait envisager la révolution, mais pour se lancer dans une telle entreprise, il fallait réduire les risques de désordre » (on notera l'importance des verbes modalisateurs). Heureux hasard, le peuple brésilien unanime se groupe derrière l'homme providentiel, dans une union qui ne l'est pas moins : « Le peuple tout entier combattait pour une idée qui était représentée par un homme, et cet homme, on le savait, s'était placé au service de tous¹⁷ ».

¹² *Ibid.*, p. 13-14.

¹³ *Ibid.*, p. 17.

¹⁴ *Ibid.*, p. 31.

¹⁵ Bourdieu, Pierre, *Raisons pratiques*, Paris, Seuil, coll. Points, 1996, pp. 149-167.

¹⁶ Fleury, *op. cit.*, p. 43.

¹⁷ *Ibid.*, pp. 56-57.

Une telle phrase est absolument caractéristique de toutes les justifications apportées à la thématique contemporaine de « l'homme fort ».

En 1937, lorsque Vargas invente l'*Estado Novo*, c'est encore plus net, car, au cours du chapitre VIII, Fleury brandit très haut la menace communiste, en reprenant *ad libitum* la phraséologie dominante dans l'avant-guerre, de sorte que la conclusion finira par s'imposer d'elle-même :

*Tandis que Getulio Vargas travaillait à la rénovation de sa patrie, d'autres hommes, agents ou victimes d'une idéologie étrangère, travaillaient sourdement à l'introduction de principes dissolvants dans le pays.*¹⁸

Tout y est : la multiplication des « moscoutaires » au Brésil depuis les années 1920, celle des associations liées au communisme, l'effet de propagation, la présence d'un leader prestigieux séduit par l'URSS (il s'agit bien sûr de Luis Carlos Prestes), l'infiltration dans tous les États du Brésil et à tous les niveaux ; il n'y manque même pas « la tactique du Front populaire », en fait noyauté par les communistes. Face à ces « foyers de sédition », à cette « action sourde et continue », Vargas n'a d'autre choix que d'interdire les activités du Parti ; mais aussitôt, celui-ci se reconstitue en sous-main ! « Les complots succédaient aux complots », de sorte que le président n'a plus qu'une solution : décréter l'état de siège¹⁹. La logique est imparable.

Fleury euphémise ensuite de façon continue le renforcement de l'exécutif qui a suivi l'établissement du nouveau régime en 1937. La nomination d'un *interventor* dans chaque État brésilien est mise sur le même plan que celle... des préfets dans les départements français. Quant aux décrets-lois, ils deviennent une pratique des plus banales :

*On le fait en France dans les périodes critiques depuis plusieurs années sans que le régime républicain qui est celui de la France perde le droit au titre démocratique pour cela.*²⁰

Quand il ne pratique pas l'euphémisme, Fleury passe tout simplement sous silence les faits les plus choquants. Ainsi l'établissement de la censure, le fameux DIP, contrôlé fermement par Lourival Fontes, grand admirateur de Mussolini. Mais c'est surtout flagrant avec l'absence de toute allusion à la répression politique musclée, dirigée contre les opposants par Filinto Müller, chef de la police politique du District fédéral, dont les méthodes n'avaient rien à envier à celles des pays totalitaires : arrestation, torture, emprisonnement, déportation. Parmi les écrivains, plusieurs en furent victimes ; on peut penser à Graciliano Ramos, qui en témoignera dans *Memórias de cárcere* (1953). Mais, dès avant l'*Estado Novo*, le régime avait déjà franchi les limites de l'indécence, en livrant au IIIe Reich Olga Benário, Allemande et juive, compagne de Luis Carlos Prestes, enceinte de sept mois. Déportée dans un camp de concentration, elle accoucha d'une fille qui fut par la suite libérée ; en revanche, Olga mourut à Ravensbrück en 1942²¹.

Parmi les nombreux silences qui jalonnent cette hagiographie politique, on peut aussi indiquer que l'exaltation des réussites économiques du régime fait l'impasse sur ses zones

¹⁸ *Ibid.*, p. 67.

¹⁹ *Ibid.*, p. 76.

²⁰ *Ibid.*, p. 79.

²¹ Moraes, Fernando, *Olga*, São Paulo, Editora Alfa-Omega, 1986.

d'ombre. Dans ce Brésil qui s'industrialise (et dont Fleury est désormais l'un des acteurs, un « décideur » dirait-on aujourd'hui), la question agraire ne se pose pas, semble-t-il. Or, elle était cruciale, car la majeure partie de la population active était toujours employée dans l'agriculture. Mais Vargas, la plupart des historiens s'accordent aujourd'hui sur ce point, n'a rien fait pour modifier au Brésil le système de la grande propriété terrienne, dont il était du reste lui-même issu. Le pouvoir discrétionnaire des *fazendeiros* s'est même accru, au détriment des milliers de paysans sans-terre, misérables et exploités.

De même, le texte est muet sur les *favelas* qui s'étagent depuis de nombreuses années sur les pentes des *morros* et dans les banlieues des grandes villes. À la décharge de Fleury, rares sont à l'époque les voyageurs français au Brésil qui remarquent cette prolifération et tentent de l'analyser. La misère populaire reste étrangement sous-estimée, cantonnée dans une vision exotique, voire pittoresque. À sa charge en revanche, il faut tout de même insister sur le fait que Fleury n'est pas un voyageur comme un autre : il connaît bien le Brésil, il s'y est installé, il y travaille. Il aurait été le plus à même de signaler le phénomène ; son silence est donc bien intentionnel.

Rien non plus sur le syndicalisme, mis au pas et strictement contrôlé par l'État. D'un côté, l'octroi d'avancées sociales avait acquis à Vargas la sympathie de fractions importantes du monde ouvrier, mais par ailleurs, les mouvements syndicaux ont été privés de toute initiative au point de devenir de simples chambres d'enregistrement des décisions gouvernementales ; au point que le système a pu être décrit comme « un corporatisme d'inspiration fasciste²² ». Mais Fleury n'en éprouve pas la moindre gêne, car il prône en effet une vision irénique du monde social, dans lequel ouvriers et patrons ont les mêmes intérêts, et où les conflits ne proviennent que d'un manque de compréhension entre eux²³. C'est ce qui lui permet d'accepter les nationalisations telles que les pratique Vargas, car :

Par nationalisation le président n'entend pas enlever à ces sociétés leur caractère privé et les mettre sous la tutelle de l'État, il veut simplement que ces sociétés soient dirigées par de véritables nationaux brésiliens, que leurs capitaux soient pour une grande part des capitaux nationaux et que les richesses qu'elles produisent viennent accroître le patrimoine national au lieu de s'échapper vers d'autres pays.²⁴

Au besoin, et Fleury en sait quelque chose, la direction de ces entreprises peut être assurée par des étrangers, des Français par exemple... On voit bien ce qui l'intéresse ici : les régimes autoritaires et le dirigisme économique qu'ils professent n'ont jamais été incompatibles avec la liberté du chef d'entreprise (le mot commence à apparaître en français à cette époque) de produire et de gagner de l'argent : en Allemagne, en Italie, comme ailleurs, ils l'ont même favorisée.

Enfin, notons que l'expression même d'*Estado Novo*, assumée par Vargas et son équipe dès le début, n'apparaît jamais sous la plume de Fleury. Faut-il voir dans cette omission la volonté de taire une évidente référence à un régime plus clairement perçu à l'époque comme fasciste, celui du Portugal de Salazar, qui avait adopté la formule en 1933 ? La réponse est contenue dans la question.

Éthopée de Getúlio Vargas

²² Hermet, *op. cit.*, p. 33.

²³ Fleury, *op. cit.*, p. 61.

²⁴ *Ibid.*, p. 87.

À cette trajectoire linéaire qui réalise les promesses d'une destinée politique est associé un portrait, physique et moral, de Getúlio Vargas reposant sur une conception fixiste et idéaliste de l'homme. Tout était déjà en germe dès l'enfance, à tous égards. En lui, pas de faille, pas de doute, pas de défauts ; il porte « les signes d'une nature prédestinée²⁵ ».

Au physique, le petit Getúlio est un garçon issu de cette « aristocratie rurale » du pays *gaúcho*, dont il possède les caractéristiques : « Robuste, heureusement équilibré, débordant d'exubérance physique, l'enfant arrivait à l'école les joues fraîches et lustrées par le grand air²⁶. » Or, ce physique ne changera jamais vraiment. À 24 ans par exemple, le portrait s'affine dans la continuité : « Ce jeune homme aux cheveux noirs, au nez fin, au visage régulier, aux yeux profonds, exerçait sur ses camarades une attirance très marquée²⁷. » Enfin, lorsque Fleury retrouve Vargas en 1939, c'est le même homme que huit ans auparavant, et il ressemble, peu ou prou, à ses portraits antérieurs :

C'est un homme solide, râblé qui, de sa jeunesse passée au grand air a gardé une robustesse physique à toute épreuve. / Son visage intelligent aux traits fins est éclairé par un regard extraordinairement subtil dont l'acuité est tempérée par une nuance de bonhomie. À huit ans d'intervalle, ce caractère de gentillesse s'était encore accentué, comme si les années d'exercice du pouvoir avaient encore adouci une tendance assez débonnaire.²⁸

Incontestablement, non seulement le dictateur est démocrate, mais de plus, il est séduisant...

Au moral, même stabilité. Patriotisme, détermination, humanité sont les points forts, jamais démentis, de ce caractère trempé. À cela s'ajoutent encore d'autres qualités, indispensables à l'homme d'État : sérénité, courtoisie, tolérance. Mais aussi le sérieux dans l'étude, perceptible dès l'enfance, et que les années d'étudiant ne feront que confirmer. Vargas y développera son goût de la dialectique, son intelligence lumineuse, son bon sens²⁹. Homme d'action, il est aussi un lettré nourri aux meilleurs classiques, notamment français, portugais et de l'Antiquité ; avec le droit et l'histoire, ses études sont quasiment universelles³⁰. À cela s'ajoute un charisme perceptible dès son entrée dans la vie politique, où, malgré son jeune âge, il subjugue par la parole les politiciens les plus chevronnés ; en effet, « Getúlio Vargas parlait pour dire quelque chose et pour le dire dans un langage clair et compréhensible³¹ ». Surtout, le grand homme est littéralement en symbiose avec son peuple, qu'il sent et qui le sent proche de lui : « Le peuple, avec un sûr instinct, sentait un amour réel en cet homme simple et véritablement démocratique³² ». Cette relation fusionnelle, quasi-miraculeuse, ne contribue pas peu à rendre *naturel* le pouvoir qu'il exerce, à lui donner une légitimité fondée sur l'ordre des choses³³.

²⁵ *Ibid.*, p. 37.

²⁶ *Ibid.*, pp. 19-20.

²⁷ *Ibid.*, p. 29.

²⁸ *Ibid.*, p. 12.

²⁹ *Ibid.*, p. 25.

³⁰ *Ibid.*, p. 42.

³¹ *Ibid.*, pp. 38 et 45.

³² *Ibid.*, p. 53.

³³ *Ibid.*, notamment pp. 42, 53, 56.

Les historiens s'accordent, dans l'ensemble, pour affirmer que le culte du chef, sous Vargas, a été présent, mais pas avec la même intensité qu'en Allemagne, en Italie ou en URSS. Sur ce point, comme sur d'autres, le régime brésilien se distingue effectivement du fascisme ou du nazisme. Mais, en l'occurrence, la biographie de Fleury participe de ce culte... Certes, de manière un peu décalée, puisque l'ouvrage est publié en France. On peut toutefois supposer qu'il a dû être diffusé au Brésil, qui reste alors un pays où les élites sont toujours francophones. Et l'on peut même penser que Vargas, qui connaissait Fleury, n'a pas dû y être insensible. Geste d'admiration, geste d'allégeance envers celui qui favorise ses affaires, cette biographie oscille entre la motivation politique et l'intérêt bien senti.

Idéologiquement et politiquement, Jean-Gérard Fleury est par conséquent un homme de droite, farouchement anticomuniste, cependant il n'est pas fasciste. Ses vœux vont de toute évidence à un pouvoir fort, voire autoritaire, mais qui demeure dans certaines limites. La plasticité de la notion de populisme³⁴ explique finalement assez bien la fascination que Vargas exerce sur Fleury. Toutefois, s'il lui fallait choisir, celui-ci ne pencherait pas du côté de Mussolini et Hitler, loin s'en faut, on s'en apercevra pendant la Seconde Guerre mondiale.

Peut-être faut-il, avant de conclure, revenir à Jean Mermoz, dont on a souligné plus haut les liens avec Fleury. De toute évidence, Mermoz fait figure de modèle aux yeux de celui-ci. Sa présence dans la biographie de Getúlio Vargas ne semble pas anecdotique : dans des domaines différents, on retrouve un même goût de l'action, une même foi dans l'individualisme, un même charisme. De plus, « l'archange » n'était pas qu'aviateur, il avait des accointances notoires avec des groupements politiques musclés. Rappelons qu'il fut la caution glorieuse du parti des Croix-de-feu du colonel de La Rocque, principale ligue d'extrême-droite dans les années 1930. Sa disparition fin 1936 fut un traumatisme dans le mouvement. Nous ignorons si Fleury a été membre de ce parti ; et encore plus ce qu'aurait pu être l'évolution politique de Jean Mermoz. En revanche, nous connaissons bien celle de François de La Rocque³⁵. Sous sa direction, les Croix-de-Feu, devenus Parti Social Français en 1936 (Mermoz en était le vice-président, dauphin et successeur prévu du chef), tournent peu à peu le dos aux franges les plus extrémistes de la droite française. Ce n'est pas le moindre paradoxe de ce mouvement et de son chef, qui avaient tout au départ pour être fascistes, d'avoir adopté des positions qui allaient les conduire sinon aux antipodes, du moins dans une opposition ambiguë, fondée sur un nationalisme intransigeant : pendant l'Occupation, La Rocque fut emprisonné par Les Allemands, et, plus tard, de Gaulle lui décerna un brevet de résistancialisme...

Telles sont sans doute les voies tortues du populisme, dont le texte de Fleury est un bon exemple, jusque dans son étonnante conclusion. Au moment de comparer Getúlio Vargas avec un homme politique français contemporain, il surprend encore. On s'attendrait en effet à le voir apprécier une personnalité comme le colonel de La Rocque, justement, ou même un parlementaire autoritaire comme André Tardieu, mais ce n'est pas le cas. Deux hommes politiques français sont comparés à lui. D'abord, assez brièvement, dans le chapitre liminaire, Fleury fait l'éloge d'Édouard Daladier (1884-1970), pourtant emblématique d'un parlementarisme IIIe République que l'ensemble du texte s'emploie à contester. La raison

³⁴ Sur ce point, voir Hermet, *op. cit.*, pp. 19-52.

³⁵ Jacques Nobécourt, *Le Colonel de La Rocque (1885-1946) ou les pièges du nationalisme chrétien*, Paris, Fayard, 1996. Cet ouvrage de référence sur La Rocque ne contient aucune référence à J.-G. Fleury.

de cette préférence est à chercher dans l'actualité immédiate : le Daladier qui a les faveurs de Fleury n'est pas le cacique de la vie politique d'avant-guerre, c'est celui de 1938-39, qui solde la période du Front populaire, mène la répression contre le Parti communiste, et surtout, gouverne par décrets-lois, procédure dont Fleury nous dira ensuite tout le bien qu'il en pense³⁶. Un Daladier populiste, en quelque sorte... Cependant, le véritable modèle surgit à la fin du texte, et il est plus étonnant encore :

Si au terme de cette courte biographie nous cherchons à comparer Getulio Vargas à un homme d'État européen, ce n'est certes pas chez les dictateurs tonitruants, qui étalent leur violence spectaculaire aux yeux des hommes, (...) que nous trouverons les éléments de cette comparaison. / Les Français, en suivant sa carrière, songent instinctivement à sa ressemblance avec l'un des leurs, issu comme lui d'un département frontière, avocat consciencieux et humain, et qui, en des heures tragiques, avait juré de relever son pays des ruines accumulées : Raymond Poincaré le Lorrain.³⁷

L'insistance manifeste sur cette conclusion est délibérée, car Raymond Poincaré (1860-1934) est bien loin d'incarner un régime autoritaire, on s'en doute, et son identification avec Vargas ne va pas de soi. Quelle est son image dans l'opinion publique française en 1940, quelques années après sa mort ? Fort populaire, il incarne sans aucun doute la légitimité républicaine. Au-delà des rapprochements les plus superficiels avec Vargas, il représente d'une part l'Union sacrée de 14-18, c'est-à-dire l'unité nationale autour de la patrie en péril. De plus, c'est aussi l'homme qui, entre autres, a sauvé le franc dans les années 1920, et s'est toujours montré d'une grande fermeté à l'égard de l'Allemagne (de toute évidence, cela compte, pour un livre publié en 1940). Ainsi donc, Fleury tente ici une espèce de coup de force en faveur de Vargas. Il veut lui donner une image plus démocratique en recourant à une figure alors considérée comme exemplaire dans la vie politique française.

*

1940 : il nous faut revenir sur ce tournant capital. On l'aura compris, les options idéologiques de Jean-Gérard Fleury pouvaient l'incliner, au moment critique, dans un sens ou dans l'autre. Son anticommunisme, par exemple, aurait pu le faire basculer du côté des forces de l'Axe, ou lui faire accepter le régime de Vichy ; on connaît à cet égard les ambiguïtés d'un Saint-Exupéry, au début de l'Occupation.

Mais Fleury appartient à cette frange de la droite nationaliste qui, pour limitée qu'elle soit, se retrouvera du côté des Alliés. Dès 1939, par exemple, il est correspondant de guerre de la RAF. Mieux : en 1943, il publie un ouvrage général sur l'Amérique latine, intitulé *Sud Amérique*, destiné à mieux faire connaître un continent, qui, à cette date, et l'auteur s'en réjouit, s'est très majoritairement rangé du côté des forces alliées contre « nazis, fascistes et acolytes³⁸ ». C'est notamment le cas au Brésil, car Getúlio Vargas, après avoir louvoyé (mais faut-il préciser que ces louvoiements sont soigneusement passés sous silence ?), et sous la pression de son opinion publique, a finalement rompu ses relations diplomatiques avec l'Axe en janvier 1942, et déclaré la guerre le 31 août.

³⁶ Fleury, *op. cit.*, p. 16.

³⁷ *Ibid.*, p. 92.

³⁸ Fleury, Jean-Gérard, *Sud Amérique*, New York, Éditions de la Maison Française, 1943, p. 13.

Nous retrouvons par conséquent le héros brésilien de Fleury ; et quelle meilleure preuve que cet engagement pour faire taire définitivement ceux qui déniaient à Vargas ses tendances démocratiques ? Fleury a la part belle, ici, c'est ce qui lui permet de poursuivre sans risque de contradictions le portrait du grand homme.

D'ailleurs, dans ce texte, Getúlio Vargas ne change pas. On y retrouve exactement les mêmes caractéristiques du personnage, physiques et morales ; la même relation privilégiée qu'il entretient avec son peuple ; le même esprit démocratique fermement enraciné :

C'est maintenant un homme de 59 ans, râblé et solide, qui garde un aspect de jeunesse et de force physique. Ses cheveux grisonnent. Ses yeux noirs ont une expression d'intelligence et d'habileté que tempère une nuance de bonté. (...) Si Getulio Vargas a gouverné pendant douze ans un peuple profondément libéral et démocratique par sa culture et ses traditions, en usant pendant six ans du pouvoir personnel, c'est qu'en homme avisé et adroit il ne fait rien qui puisse choquer les aspirations de son peuple et qu'il s'efforce de justifier par des réalisations sociales la responsabilité qu'il a prise en gouvernant seul. Il aime mieux résoudre les problèmes critiques par la voie juridique, où il déploie une étonnante adresse, que par la force qu'il déteste. (...) Les Brésiliens n'ont pas pour Getulio Vargas cette adoration fanatique dont jouissent les dictateurs totalitaires. Néanmoins, ils lui montrent une sympathie amusée.³⁹

Y a-t-il eu, entre 1940 et 1943, une réédition de l'ouvrage consacré au président Vargas ? Nous n'en avons pas trouvé trace. Toujours est-il que, dans *Sud Amérique*, la liste des œuvres « du même auteur » donne un *Getulio Vargas*, sous-titré par cette expression qui nous semble idéale, dans sa stupéfiante forme oxymorique, pour qualifier à la fois ce que Vargas représente pour Fleury, et ce qui est probablement pour ce dernier une manière de programme politique : *une dictature démocratique*.

³⁹ *Ibid.*, pp. 82, 84-85.

